

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Athènes et les départements un an	Fr. 24
France, Italie, Turquie, Egypte	28
Principautés Danubiennes, Allemagne	30
Angleterre	30
Pour tous les autres pays	33

Les abonnements partent des 1^{ers} et 16 de chaque mois et se payent d'avance.

LA GRÈCE

EMANCIPATION-LIBERTÉ-SOLIDARITÉ DES PEUPLES D'ORIENT.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION. 37, RUE D'EURIPIDE 37.

PRIX D'INSERTION. Annonces, avis etc. 4e page 40 c. la ligne Réclames (avant les annonces) 30 » Faits divers (corps du journal) 60 » Traductions 10 »

Un numéro 50 centimes.

RÉDACTION.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. J. CASSANDRÉS éditeur responsable.

Les lettres non affranchies seront refusées.

La GRÈCE paraît le mercredi et le samedi.

ON S'ABONNE :

A Athènes, au Bureau du journal, rue d'Euripide. Dans les départements, chez les directeurs des postes, et à l'étranger, chez MM. les consuls de Grèce.

Tout ce qui concerne l'administration etc. doit être adressé à M. J. Cassandrés Directeur-gérant.

ATHÈNES, 18 JUIN 1870.

Les journaux ministériels continuent à proliférer des injures au colonel Coronéos, étendu sur son lit de douleur et hors d'état de se défendre. Nous nous abstiendrions d'examiner jusqu'à quel point cette manière d'agir peut être conciliable avec les prétentions à l'urbanité et à la délicatesse de procédés, qu'affichent quelques uns de ces journaux. Ce qui nous a étonné le plus dans cette croisade, entreprise contre un homme qui a eu la hardiesse d'appeler un chat, un chat, et quelques uns de nos fonctionnaires des tripes, c'est l'étrange système de réputation qu'a adopté un de nos publicistes. Le « Siècle », au lieu d'examiner si les faits mis en avant par l'auteur de la brochure sont vrais ou non, entasse arguments sur arguments, dans le seul but de prouver qu'on ne saurait accuser certains de nos hommes politiques de tolérer ou même d'encourager le brigandage, sans que la honte de ce fait ne réjaillisse sur la nation entière. Ainsi, d'après le « Siècle », M. Coronéos, en entreprenant la défense de la nation grecque au dépens de quelques uns de ses hommes politiques, manque son but et tombe en contradiction avec lui-même. Nous avons toujours été d'avis que l'immoralité et les méfaits de quelques individus isolés, qu'ils soient ministres ou brigands, ne sauraient déshonorer une nation; car si cela était, pas une seule n'aurait droit de lever la tête. Mais ce n'est pas ce point que nous nous proposons de discuter ici. Nous nous bornons à demander au « Siècle » quel peut être son but, quand il s'attaque, avec tant d'archarnement, à prouver

que la nation est solidaire des indignités de quelques uns de ces hommes d'état, indignités dont lui-même se voit forcé par l'évidence de convenir? Si M. Coronéos, dans son désir de libérer le peuple grec d'une solidarité déshonorante, est tombé dans quelques légères contradictions, ces contradictions, très difficiles à éviter dans un pareil travail, trouvent leur justification dans le but même que M. Coronéos se proposait d'atteindre. Mais comment justifier celui, qui pour le simple plaisir de relever ces contradictions, s'acharne à vouloir démontrer que la nation ne saurait repousser la solidarité des actes de quelques récepteurs de brigands, quels qu'ils soient? Encore une fois nous nous demandons à quoi peut croire s'un pareil travail? Mais nous ne sommes pas à bout des surprises que le « Siècle » nous ménage.

D'après ce qui précède nos lecteurs sont, sans doute, portés à croire: 1^o que le rédacteur de cette feuille est un logicien implacable que la moindre contradiction dans un article irrite au point qu'il croie devoir lui déclarer la guerre, sans se soucier jusqu'à quel point cette guerre peut être préjudiciable aux intérêts et à l'honneur de son pays; 2^o que ce même publiciste est de l'opinion de ceux qui croient que, sous peine de déconsidérer notre pays aux yeux des étrangers, nous devons cacher les turpitudes des quelques malfaiteurs hauts placés, avec autant de soin que le pieux enfant de « Noé, voilèrent la nudité de leur père. » selon la phrase finale de cet interminable article, car de ces turpitudes nous sommes solidaires.

Celui qui aurait attribué de pareilles idées et de telles tendances à ce

journal serait bien étonné en tournant un seul feuillet. L'ennemi de la contradiction ne se gêne pas pour se contredire. Celui qui nous prêchait que, pour notre bien, nous devons cacher nos plaies et nos ulcères les étale au grand jour. Le plus grave reproche que le « Siècle » croit devoir adresser à M. Coronéos, c'est de voir le mal avec une loupe grandissante, de tout exagérer, d'assombrir à dessein le tableau qu'il trace de l'état où le brigandage a réduit nos provinces. Et bien, dans le même numéro de cet même journal, nous trouvons une description de l'état de l'Acarnanie, il y a quelques mois, qui, en fait de sincérité et de crudité d'expressions laisse bien arriérer tout ce qu'a pu écrire M. Coronéos. Nos lecteurs en jugeront par la citations suivantes.

« Depuis longtemps les brigands sont devenus les maîtres du pays. La complicité de leurs nombreux parents; les terribles représailles auxquelles ils soumettent ceux qui les trahissent; la tiédeur et l'incapacité de ceux à qui était confié le soin de les poursuivre, et quelquefois, la tolérance dont ils étaient ouvertement l'objet de la part du gouvernement, ont fini par persuader les populations qu'elles n'ont rien de mieux à faire que de se soumettre au joug de ces malfaiteurs. Leur nombre augmentait chaque jour; le brigandage était considéré comme une profession qu'on pouvait embrasser ouvertement, sans avoir rien à craindre des lois. Pendant le mois de Décembre de l'année écoulée, onze citoyens ont été capturés dans l'espace de quatre jours, et trois en une seule nuit dans notre village. Après cet événement, personne ne songea plus à contester la prééminence des brigands. Les populations

courbaient la tête en tremblant, et la force armée assistait à cet spectacle les bras croisés. Les brigands avaient un quartier général, et c'est de là qu'ils envoyaient leurs emissaires s'emparer en plein jour de leur proie. Les chefs de bande avaient rendu le commerce des bestiaux un monopole de leurs parents. Un grand nombre de brigands plaçaient leurs capitaux à gros intérêts; signaient des contrats; distribuaient les pâturages, après avoir gardé les meilleurs pour leurs troupeaux; concluaient et quelquefois imposaient des mariages; ils exerçaient en un mot toutes les fonctions d'un pouvoir constitué. »

Nous faisons grâce du reste à nos lecteurs. Que manque-t-il à ce tableau de l'état de nos provinces, tel qu'il était jusqu'au jour, où le crime d'Oréopos, en révoltant l'opinion publique et en obligeant les étrangers d'intervenir, a forcé notre gouvernement de changer de conduite. Tolérance de la part du pouvoir; impunité assurée aux malfaiteurs; immobilité de la force armée; relations de toute sorte entre brigands banquiers et propriétaires; tout y est. Qu'a dit de plus et que pouvait dire de plus M. Coronéos, pour autoriser la presse ministérielle à crier si haut à l'exagération et la calomnie? N'a-t-on pas aussi un peu le droit de se demander comment se fait-il que le « Siècle », cet champion de la mysticité (dans le sens grec du mot), cet ennemi de l'exagération et même de la vérité trop nue, se contredise au point d'orner ses colonnes de pareilles peintures? La réponse sera simple et l'énigme facile à résoudre. En traçant un tableau si sombre de l'état de l'Acarnanie, le but de la feuille ministérielle était de défendre

FEUILLETON DE LA «GRÈCE» du 18 juin.

Comment Toto Citrouillard eut connaissance des tribulations du chevalier du Pince-nez, et ce qui s'en suivit. (1)

NOTE. — La boutade suivante allait être imprimée au moment où la nouvelle de la triste catastrophe d'Oréopos parvint à Athènes. L'auteur, partageant le deuil et la consternation générale, pensa alors, avec raison, que le moment était mal choisi, pour l'impression d'un feuilleton qui effleurait en badinant des questions, dont le retentissement a ému la presse de tous les pays civilisés.

Aujourd'hui, cependant, que l'expédition a commencé, l'auteur croit pouvoir suivre la loi universelle, qui fait qu'ici bas le soleil radieux fluit toujours par percer des ses rayons lumineux les nuées d'orage les plus menaçantes; ainsi donc, que le rire succède aux larmes et qu'une gaie plaisanterie fasse fuir ces tristes et lugubres pensées, qui nous ont si longtemps obsédés!

TOTO CITROUILLARD.

Le silence de la nuit était à peine interrompu de temps à autre, par l'appel de cet oiseau noctambule, dont le cri ressemble assez à un coup de sif-

flet, et je dois avouer que, me trouvant encore sous l'impression des dernières paroles de ma femme, le cri réitéré de cet oiseau finit par me causer une sensation désagréable.

Insensiblement, j'en arrivai à songer à ce thème si souvent discuté: les brigands! y en a-t-il? y en a-t-il pas? Bah! me dis-je, il ne doit pas y en avoir, puisque les ministres, ces patriarches actifs et dévoués, dans les mains desquels repose le bien être du pays, assurent qu'il n'y en a pas! Décidément c'est ma femme qui invente toutes ces histoires-là, pour m'empêcher d'aller à Eleusis et à Marathon, que je n'ai pas encore vu et que je voudrais tant visiter. Elle n'aime pas les antiquités, elle, mais moi je les adore! — Encore si elle me laissait lire les journaux, je saurais peut être à quoi m'en tenir; mais elle prétend que la vérité n'y est jamais, qu'il n'y a que des canards! — et elle ne souffre pas le plus petit journal chez nous, dans une ville où il y en a tant! — et moi qui aime tant lire un journal — mais elle est impitoyable ma Bichette, chérie! aussi comme je m'empare du plus petit bout de journal, ayant servi d'enveloppe à

quelque acquisition, c'est le fruit défendu pour moi.

En faisant ces réflexions, j'étais arrivé près des colonnes du temple de Jupiter et j'allais m'en retourner, pour rentrer chez moi, lorsque le son d'une voix vint frapper mon oreille. Qu'est-ce? me dis-je, en regardant de tous côtés, et je dois avouer, que j'étais un peu saisi; car l'endroit est solitaire et il se faisait tard. L'esplanade que je venais de traverser, était plongée dans l'obscurité, par un anéantissement de nuages; mais, au delà des colonnes, le terrain se trouvait éclairé par un rayon, qui s'était glissé au travers d'une déchirure de cet épais rideau, derrière lequel se cachait la lune.

Naturellement mes regards se portèrent vers cet endroit éclairé et j'aperçus une figure humaine qui gesticulait vivement. C'est un malfaiteur, me dis-je, en train de comploter quelque chose, tâchons de savoir de quoi il retourne! Je m'avancai donc, tout doucement, n'osant presque pas respirer, et jetant de tous côtés des regards inquiets, car je craignais qu'il n'y eût quelque un d'embusqué. C'est ainsi que, marchant avec des précautions inou-

ies, je me glissai vers la colonne, la plus rapprochée de l'inconnu, derrière laquelle je me mis à couvert. Alors j'avancai tout doucement la tête et je vis que cet homme était seul, et parlait en gesticulant beaucoup. Il tenait son chapeau à la main, sa canne sous le bras, et quand, il marchait, de façon à ce que la lune pût l'éclairer en plein, je voyais briller deux yeux flamboyants, qui lui donnaient un air diabolique.

Serait-ce le diable? me dis-je tout frissonnant; que vient-il faire ici, dans notre sainte ville? pour sûr il se trompe. Tâchons d'entendre ce qu'il dit! Je tendis l'oreille, j'écoutai de toutes mes forces, et voici ce que j'entendis.

« O Gloire! ô Célébrité! maîtresses zingrètes! que vous êtes difficiles à fixer! Quoi! j'ai sali mes jolis doigts à écrire nombre de volumes et brochures et mon nom est encore très peu connu! Que faire désormais pour qu'il arrive à la postérité? Faut-il vivre dans un tonneau, comme Diogène le cynique? ma foi ce serait trop incommode! vivrai-je en ermite, perché sur l'une de ces colonnes, admiré et envié par tous les touristes anglais

l'ex ministre de la guerre, M. S. Soutzo, de n'avoir pu faire que si peu pour la sécurité publique. Cette défense est largement développée dans la sente du plaidoyer, signé un Acarnan, auquel la description ci-dessus sert de prologue. Après cela, si nous examinons ce qui se cache fond des réticences et des contradictions du « Siècle » nous ne pourrions engager que l'aphorisme suivant: « que, sous, peine de légalisation il est défendu de dire du mal des nos personnages politiques pour défendre le pays; mais qu'en revanche il est très permis de dire du mal de son pays, quand il s'agit de défendre des personnages influents. »

Que le « Siècle » nous permette d'être d'un avis diamétralement opposé.

La discussion qui a eu lieu dans le sénat italien sur l'affaire d'Oropos n'offre que très peu d'intérêt. Le discours prononcé par le ministre des affaires étrangères, M. Visconti Venosta, en réponse à la motion du sénateur Mammiani, n'a été qu'une copie incolore et très effacée de ceux de lords Glasstone et Clarendone. Les conclusions en sont absolument identiques. L'Italie, à l'exemple de l'Angleterre, compte borner ses exigences à la punition exemplaire des coupables, ainsi que de leurs complices, « dont l'existence est démontrée par bien de preuves ». L'Italie exigerait encore que la « conduite de certains fonctionnaires grecs, mêlés au drames d'Oropos, soit soumise à une enquête, car elle croit juste que ces fonctionnaires subissent les suites de leur inexactitude ou de leur négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs ». De quels fonctionnaires M. Venosta entend-t-il parler? Nous ne saurions le dire. S'il s'agit de punir ceux qui se sont rendus coupables de négligence, la punition la plus sévère serait due à M. Avgerinos, chargé de ministère de l'intérieur, pendant l'absence de M. Zaimis, et qui, le matin du jour même de la capture des étrangers, reçoit une dépêche lui annonçant la présence des brigands sur les lieux du crime, et néglige d'en avertir son collègue de la guerre, de se concerter avec lui, ou de prendre seul les mesures nécessaires pour la sûreté des voyageurs. Une

grande partie de responsabilité peserait encore sur la préfecture de police, avertie depuis la veille de l'excursion, et négligeant de s'informer de l'état des routes près du ministère compétent, pour régler en conséquence la force de l'escorte. La double ignorance de la dépêche concernant la présence des brigands à Marathon et de l'excursion des étrangers, alléguée par l'ex-ministre de la guerre, M. Soutzo, pour sa justification, ne le justifie que très peu et met en évidence une irrégularité et une négligence injustifiables dans les rapports mutuels des deux ministères. Une responsabilité pour le moins égale pèserait sur le président de notre Cabinet, abandonnant son poste pour un voyage de simple agrément, au moment où des dépêches, publiées par lui même, l'avertissent de tous côtés de l'invasion et de l'approche des brigands, campant depuis dix jours aux portes de la capitale. Le moment était-il bien choisi pour partir, en laissant le soin de la sécurité publique entre les mains du plus inepte de ses collègues? Nous n'insistons pas sur ces faits malheureusement trop notoires. D'ailleurs il est très probable que M. Venosta, en parlant de punir ceux qui se sont rendus coupables de négligence dans l'accomplissement de leurs devoirs, n'a en vue que des fonctionnaires, subalternes. S'il en était autrement, le soin de punir n'aurait pas été confié aux coupables eux-mêmes. L'interprétation donnée à cette phrase du discours de M. Venosta par les journaux de Constantinople, qui y verrait une menace de soumettre la conduite de notre gouvernement à une enquête étrangère, nous paraît peu fondée.

Le ministre italien couronne son discours par la phrase, devenue classique, de lord Gladstone, et exprime le vœu de voir la mort si cruelle de son compatriote devenir le point de départ d'un meilleur état de chose dans notre pays.

Nous nous faisons un plaisir d'insérer dans nos colonnes le document ci dessous, émanant de la préfecture des Bouches-du-Rhône, comme une preuve éclatante du mérite et de la haute considération dont jouissait près des autorités françaises notre consul M. Anargyro, dont la départ laisse les

plus vifs regrets à notre colonie de Marseille.

PRÉFECTURE
DES BOUCHES-DU-RHÔNE.
CABINET DU PRÉFET

Marseille le 5 Mai 1870

M^r Anargyro Consul de Grèce
à Marseille.

Monsieur le Consul,

Je suis informé que vous cessez de remplir les fonctions de Consul de Grèce à Marseille.

Je sais de quelle estime et de quelle considération vous environnait la colonie grecque si honorée dans notre ville.

Aux regrets dont elle accompagne votre retraite, se joignent ceux de toutes les personnes qui vous ont connu.

Mon administration n'a jamais eu qu'à se louer des rapports qu'elle a eu avec vous, et c'est un devoir pour moi, dans la circonstance présente, de vous adresser cette assurance de mes sentiments personnels et ce témoignage des excellents souvenirs que vous laissez parmi nous.

Agreez, monsieur le Consul, l'assurance de ma haute considération.

Le Prefet
des Bouches-du Rhône
(signé) A. LEVERT.

Variétés.

LES COLONIES HELLENIQUES.

UN PÉLERINAGE AU TOMBEAU DU DANTE.

Τὸν ποιεῖν θορυβῶνεν τις.
(Isocrate).

(Voir N° 26).

Dans tout le pays que je traversais, je retrouvais le souvenir d'Italiennes dont l'histoire politique et littéraire s'est occupée.

Livourne, où j'ai pris le chemin de fer, est la patrie de la fameuse improvisatrice Fortunata Sulgher-Fantastici, mère de la poétesse Maximina Rosellini, ainsi que de M^{me} Angelica Palli que réclament à la fois l'Épire et l'Italie. Pise a été sauvée de la fureur des Arabes par l'héroïne Chinzica, la Jeanne Hachette de l'Italie (1005) et cette ville, si riche en monuments, n'a rien fait pour perpétuer la mémoire de l'héroïne pisane. Au Camposanto, on remarque le buste d'Isotta Nogarola de Vérone que le savant cardinal Bessarion nommait une « vierge plus divine

qu'humaine. » La patrie de Chinzica possède aujourd'hui dans ses murs une des femmes les plus doctes de l'Italie, madame Caterina Ferrucci-Franceschi, auteur d'*IT primi quattro secoli della letteratura italiana*; — *Degli studi della donna*; — *Della educazione della donna italiana*; — et *Della educazione intellettuale*. Lucques a donné le jour à ces femmes qui ont joué un rôle si actif à l'époque du soulèvement des Protestants contre l'autorité du Pape, et dont un écrivain suisse, M. Eynard, l'auteur de *Lucques et les Burlamacchi*, a raconté les combats et les souffrances. Dans la cathédrale de Pistoia, le monument du poète Cino est orné de la figure de Selvaggia, la Béatrix de ce poète. A *Santa Maria dell'umiltà*, on voit, en haut d'un des autels, offerte à la Madone, la couronne de laurier en argent que reçut au Capitole Maddalena Morelli Fernandez, simple paysanne des environs de Pistoia, devenue célèbre sous le nom arcaïque de Corilla Olimpica et qui a fourni à M^{me} de Staël le type de Corinne.

Les Romagnes ne sont pas moins riches que la Toscane en femmes célèbres. Partout à Bologne, patrie de la poétesse Lucia Bertana et de la dottoressa Caterina Pepoli, dans les églises, à la Pinacothèque, on découvre quelque preuve de la fécondité du génie féminin. On voit à la Certosa, le *Baptême de Jésus-Christ* peint à vingt ans par Elisabetta Sirani; à la Pinacothèque, son *Saint Antoine de Padoue*, sa *Sainte famille*, etc.; à Santa Maria dei Servi, ses *Dix mille crucifiés* et l'*Ecce homo* de sa sœur Barbara. Je ne dois pas non plus passer sous silence la *Sainte Ursule* de Caterina Vigri, canonisée sous le nom de sainte Catherine de Bologne; l'*Ange gardien* d'Antonietta Pinelli, et le *S. François de Paule* de Lavinia Fontana. Propria di Rosi a orné de sculptures décoratives l'autel et la chapelle de la *Madonna del Baraccano*; elle a travaillé avec Tribolo aux portes latérales de San Petronio, et dans la *reverenda fabbrica* se trouvent son buste du comte Pepoli et un bas relief représentant Joseph et la femme de Putiphar, allusion à un amour malheureux de cette belle jeune femme qui fut à la fois peintre, sculpteur, graveur et musicienne. Chacun sait avec quel éclat ont professé à l'Université de Bologne Gaetana Agnesi, Laura Bassi et Clotilde Tambroni. Ravenna était, au XVI^e siècle, fière des talents de donna Felice Rasponi. Elle descendait, dit M. Weiss, d'une ancienne et illustre maison alliée aux principales familles d'Italie et qui a produit un grand nombre d'hommes

et américains? un derviche l'a bien fait dans le temps; mais non, je ne le puis pas, car je suis sujet au vertige. Tiens, j'ai une idée! mettons le feu aux quatre coins d'Athènes; je m'immortaliserai comme Eristrate, qui brûla le temple d'Ephèse! sans compter que la société archéologique n'en serait peut-être pas fâchée; car elle pourrait alors fouiller à son aise tout cet emplacement du vieux Athènes, où sont enfouis tant de précieux restes de la statuaire antique. C'est cela! mettons le feu à Athènes! *Rostopchine* incendia bien Moscou en 1812 et tout le monde le glorifia! il est vrai que les Français étaient à Moscou, tandis que les Turcs ne sont pas à Athènes! Ma foi! je crois que cela ne va pas, car nos loix *colléctionnés* ne permettent plus ces petits amusements-là et je risquerai fort d'avoir des désagréments. Décidément il faut penser à autre chose! Est bien! écrivons un *feuilleton panégyrique*, plein de louanges pour nombre de dames, elles adorent en général les flatteries, cela me fera donc bien venir d'elles; puis cela chatouillera agréablement l'amour propre de

« famille des pères, grand'pères, oncles, frères, cousins, etc. et de toutes celles dont j'aurai proclamé les charmes à tout l'univers; puis enfin cela fera parler de moi, plus que tous mes autres ouvrages!

« Décidément je suis très-content de moi! j'ai eu la une idée excellente! va-t-on s'arracher mon feuilleton! tout le monde voudra le lire; ce sera un événement littéraire sans précédent! un engagement universel! Puis, qui sait! on me prêterait peut-être des intentions d'une grande portée; on se dira: il doit y avoir quelque chose là dessous! c'est une combinaison diplomatique; décidément cet homme là est très-fort! donnons lui un poste à Alexandrie!

« Puis, qui sait! si je ne puis encore combiner autre chose avec cette panégyrique des dames; car, hélas! rien n'est stable en ce bas monde et surtout en Grèce; souvent Ministère varie bien fol est qui s'y lie: un auteur très-moral de l'antiquité a dit cela quelque part; est-ce Brantôme, Boccace ou Paul de Kock qui en parle? non, je me trompe, c'est Ovide qui dit en très bon chinois: *Undmt des-*

geschiek esmâch tenist Keinen gerbund zuftuch tenund dasun gliickschrei tets chnell! Tachons donc de nous préparer une poire pour la soif! Une idée! j'ai remarqué que l'on se marie très-peu à Athènes; c'est désastreux pour l'avenir du pays et très-peu agréable pour les demoiselles à marier de notre bonne ville, et il y en a à foison! Cela tient peut-être à ce qu'il n'y a pas de bureau de mariages chez nous, comme dans les grandes villes d'Europe, et tel que M. de S^{te} Foy en fonda un à Paris, il y a déjà nombre d'années. J'arriverai peut-être de cette façon-là, à tirer mon épingle du jeu, mieux que par la littérature, qui est en général une maîtresse assez ingrate, pour quiconque ne possède pas les *trucs* et *ficelles* du *prêtre Dumas!*

« Donc, c'est dit, occupons nous de la triste situation de nos jeunes filles qui languissent après un mari, et fondons une agence matrimoniale, pour venir en aide aux célibataires des deux sexes, qui désespèrent de trouver parmi leurs amis et connaissances, un *partier* légitime. Pour ce, rédigeons d'abord notre panégyrique, qui aura le triple but:

1. de complimenter mes amis,
2. d'amadouer ceux qui ne le sont pas,
3. de dessiller les yeux des Athéniens et d'attirer leur attention sur les belles dames du pays, afin qu'ils n'aillent plus, dans leur aveuglement, chercher sur les bords du Danube ou du lac de Genève les suaves fleurs qui s'épanouissent sur les rives de l'Illyrie, avec infiniment plus de parfums! hein! comme je fais mousser mon entreprise! c'est un *truc!* — honni soit qui mal y pense! — Il n'y a pas de sot métier, a dit un grand philosophe; les jeunes filles et même les vieilles ne manquent pas dans notre bonne ville, et comme toutes ont en général envie de se marier, et les mères de se débarrasser de leurs filles, je ne manquera pas de faire d'excellentes affaires! Un proverbe étranger dit, qu'on trouve un couvercle pour chaque pot, quelque mal tourné qu'il soit; de même chaque jeune fille a la chance de trouver un couvercle — *aié!* la langue m'a fourché! je voulais dire un mari! le livre des livres dit: Cherchez et vous trouverez! En effet, ce n'est pas une raison de croire, qu'on

(1) de mérite.» (2). Ayant eu le malheur de perdre son père dans son enfance, elle fut forcée par une marâtre jalouse de sa beauté de prendre le voile au couvent de Saint-André de Ravenna. Au lieu de se livrer à un désespoir stérile, elle chercha avec résolution dans l'étude des consolations qui ne lui manqueraient jamais. Elle lut les traductions latines d'Aristote et de Platon et les ouvrages des Pères de l'Eglise. Mais il n'est pas plus facile aux esprits supérieurs de trouver la paix dans la cloître que dans le monde. La noble poëtesse raconte elle-même dans un sonnet les persécutions que lui firent supporter la supérieure et les nonnes. Celles-ci, touchées enfin de sa patience et de sa douceur vraiment évangéliques, la nommèrent supérieure et la chargèrent de réformer le couvent, où elle fit fleurir le culte des lettres. L'auteur du *Ragionamento della cognizione di Dio* mourut le 3 juillet 1579. Les poètes qui ont, comme Annibal Caro et Jean Arrigoni, célébré dona Felice, attestent que sa beauté était égale à ses talents.

II.

Le comte Joachim Rasponi, syndic (maire) et député de Ravenna, attendait à la gare le baron Natoli, Ministre de l'Instruction publique, chargé par le roi d'Italie de le représenter aux fêtes. Le Ministre se dirigea vers la préfecture avec le comte, tandis que je prenais avec la belle-sœur de celui-ci la route du palais Rasponi, tout plein encore des souvenirs de Napoléon I, dont l'excellente princesse Louise est nièce, et du roi de Naples, Joachim Murat, dont elle est fille.

Pour bien comprendre les fêtes qui allaient commencer et la joyeuse agitation qui régnait à Ravenna, il est nécessaire de parler de la découverte faite au mois de mai de cette année, découverte qui produisit une si grande impression dans toute l'Italie.

S'il se fut agi uniquement de célébrer comme à Florence le VI^e anniversaire séculaire de la naissance de Dante, l'émotion eût été assez médiocre. On aurait fait un ou deux discours, improvisés quelques sonnets et déclamé quelques fragments de la *Divine co-*

édie. Mais tandis que la municipalité, après avoir décrété que les fêtes seraient retardées afin que ses représentants pussent assister à l'inauguration de la statue de Dante sur la place de Santa-Croce, faisait exécuter quelques travaux au *tempietto* de Dante et à la chapelle de Braccioforte, deux maçons, Pio Feletti et Angelo Dradi, découvrirent une caisse en bois qui contenait les os du grand Gibelin.

On sait que Dante proscrit par Florence (*parvi Florentia mater amoris*) passa la fin de sa vie à Ravenna (1). Les Ravennates qui lui avaient donné un foyer lui donnèrent aussi une tombe (1). Guido Novello da Polenta lui avait assuré une sépulture honorable, mais provisoire, près de l'église des Frères mineurs. Les malheurs et la fin prématurée de ce seigneur ne lui permirent pas de réaliser ses intentions, et Dante resta où il l'avait mis jusqu'en 1483. Alors Bernardo Bembo, pretore pour la république de Venise, chargea Pietro Lombardi d'élever un monument en marbre avec un portrait en bas-relief et l'inscription qu'on voit encore. Ce monument, restauré en 1692, fut commencé lorsque le légat Luigi Valenti Gonzaga fit construire le *tempietto* par le Ravennate Camillo Mora. Mais Dante ne devait pas jouir paisiblement des hommages que lui rendirent d'abord ses protecteurs et ensuite ses admirateurs. Il fut persécuté même après sa mort par les papes, et l'avare Jean XXII, qui fut lui-même traité d'hérétique à cause de ses opinions sur la vision béatifique, après avoir fait brûler le livre *De la Monarchie* par la main du bourreau, ordonna à son neveu, Bertrand de Poyet, légat de Bologne, d'aller à Ravenna, d'ouvrir la tombe du poète, d'en tirer les os, de les brûler et de jeter la cendre au vent. Le cardinal ayant trouvé des résistances inattendues dut renoncer à son projet. De leur côté, les Florentins, nûs par un sentiment contraire, mirent tout en œuvre pour s'emparer de la dépouille vénérée de leur poète. Lorsque Léon X, un Médicis, monta sur le trône pontifical, ils s'adressèrent à leur compatriote en le priant d'appuyer leurs réclamations. Les Ravenna-

tes aussi inquiets des prétentions de Florence que de la rançune de Rome s'habituerent à trembler pour le précieux dépôt qui leur était confié. Les Franciscains que ces inquiétudes tourmentaient particulièrement, parce que la cendre de Dante donnait à leur couvent une importance extraordinaire, et qui, en outre, craignaient d'être obligés de la céder à la commune de Ravenna, se décidèrent à enlever les os du tombeau et à les cacher soigneusement. Malgré le mystère dont les corporations religieuses enveloppent tous leurs actes, une vague tradition affirmait que les restes du poète n'étaient plus dans son sépulcre. La découverte du 27 mai prouva que la tradition ne s'était point trompée.

DORA D'ISTRIA.
(à suivre).

COMMERCE FRANÇAIS

DANS LE LEVANT

ET DE SON DÉVELOPPEMENT POSSIBLE

PAR

FÉLIX FAURE.

De tous les arguments qu'on puisse mettre en avant pour défendre une nation et montrer si elle se trouve ou non dans la voie du progrès, ceux qui nous plaisent le plus, sont ceux qui sont basés sur des faits précis et, surtout, sur de chiffres. C'est à ce titre que nous considérons comme une véritable bonne fortune le fragment ci-dessous, que nous extrayons d'un rapport de M. Félix Faure au ministre des travaux publics, sur l'état du commerce et de la civilisation des principales contrées de l'Orient.

Après avoir vu l'avenir commercial de la Turquie, et avant de revenir sur l'ensemble de nos observations pour les juger au point de vue français, nous devons nous occuper de Syra et de la Grèce.

Je regrette, Monsieur le Ministre, que ma position m'impose une certaine réserve dans mes appréciations sur cet intéressant pays, pour n'être pas suspecté de partialité; je vais donc me borner à rapporter ce que j'ai vu, ce que chaque touriste peut voir, ce qui en un mot est tellement évident qu'il n'y a pas de discussion possible et que les gens de bonne foi se plaisent à reconnaître sans conteste.

SYRA. — Cette ville est la plus importante de Grèce, après Athènes, ses relations s'étendent de l'Inde à Liverpool, de Marseille et Londres à New-Orleans; c'est le premier entrepôt de l'Orient, le point d'approvisionnement de la côte de Syrie et de la Turquie méridionale.

Elle tire de France les manufactures, cotonnades, ouvrages en fer, machines, les sucres, les cafés, les cuirs bruts, etc.; d'Angleterre, les manufactures et les charbons.

Syra est la ville la plus commerciale de l'Orient; l'île ne produit rien, ou presque rien pour la réexportation, mais elle reçoit, tant des îles de l'Archipel que de l'Asie, les produits, bruts de toutes sortes, qu'elle réexporte sur toute l'Europe. Ces produits sont: les émeris, les marbres, les minerais, les éponges, en un mot, tout ce que nous envoie le Levant.

Comme armement ce port est un des premiers de la Méditerranée, et nous ne croyons pas exagérer en lui comptant quatre mille voiles qui portent le pavillon du pays dans toutes les mers du monde.

Syra, comme nous le verrons plus loin, ne se contente pas de son commerce maritime; elle s'est créé une industrie de premier ordre.

C'est un peu grâce à sa marine importante que cette ville doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui; mais, c'est surtout grâce à l'activité infatigable de ses habitants, à leur intelligence, et, disons-le, à leur patriotisme.

On pourra nous objecter que le patriotisme est incompatible avec les intérêts mercantiles; qu'il faut laisser à ces derniers l'importance que les Syriotes ont donnée à leur ville; nous maintenons le contraire. Certes, nous ne voulons pas dire que le commerce et la marine de Syra ont été créés dans un seul but; mais, il est certain que par cette marine et ce commerce la Grèce a conquis la première place en Orient: c'est à son commerce, c'est à sa marine, qu'appartient tout l'avenir de ce pays.

Dans le cours de notre voyage, nous avons vu des colonies grecques des plus importantes, Galatz entre autres; les ports de la Russie méridionale, Odessa; en Amérique: New-Orleans, New-York; aux Indes, Bombay, Madras, comptent un grand nombre de citoyens Hellènes, qui jamais n'oublient la mère-patrie, et nous prouvons

est destinée à coiffer Ste Catherine, par ce qu'on n'a pas réussi jusque là, ne perdez donc pas courage ô jeunes filles! votre beauté fleurira peut-être jusqu'à quatre vingt ans comme chez Ninon de Lençols! — Mais comment ferai-je cette fameuse pièce? Bah! ce ne sera pas la mer à boire! je distribuerai tout bonnement des compliments à droite et à gauche, à tort et à travers, et j'en ferai grand dieu! des flagorneries, en veux tu? en voilà! il y en aura, ma foi! à remuer à la pelle! tâchons d'abord de contenter les gros bonnets de l'endroit, c'est l'essentiel, car l'intérêt avant tout! mais qui sait si je n'oublierai pas quelque laideronne, qui me le ravaudra; car quelle fille se trouve laide? je vous le demande un peu! on se serait tenté de croire que tout le monde blouche, tellement on se voit autrement que l'on est. Souvent les plus laids sont justement les plus prétentieux, les plus fâts! sans en excepter les hommes; — ce n'est pas pour moi que je dis cela, adieu merci! car je suis très-beau garçon! — Donnons des louanges, donnons en à foison! mais, je ne puis cependant pas louer toute la ville; ce serait ridicule, car mon feuilleton ressemblerait à un inventaire de femmes! — Il y en a à foison! des brunes, des blondes, approchez vous Messieurs! il y en a pour tous les goûts!

Statues vivantes, Pieds légers, Teints marbrés Et si aimantes!
«Toutes sont belles, divinement belles, aucune qui ne semble sortie des mains de Phidias. — Joues purpurines — sans fard, je vous assure! dents de perles — pas du docteur Mallan! chevelures de Vénus — pas de chez Guérin! enfin des anges, quoi!
«Mais, me bornerai-je à exalter le type réel de la beauté accomplie? cela serait difficile, en vérité; car c'est à peu près une affaire de goût personnel ou de prédilection nationale. Comment sans cela expliquer que telle femme sera trouver laide par M. A. tandis qu'elle plaira à M. B?
«Dans ce pays-ci, on chamera les femmes sveltes et élancées, c'est-à-dire maigres; tandis que dans celui-là, c'est que l'on admire les grasses!
«Ceux-ci adorent les blondes, ceux-là les brunes! les Vénus chinoises ont des pieds microscopiques; tandis que les Vénus hottentotes possèdent un ravissant tablier naturel, formé par le rallongement de l'épiderme abdominal, comme chez le rhinocéros!
«allez donc fixer un type universel de beauté là dedans!
«Ici, l'homme aux yeux flamboyants ayant brusquement relevé la tête, pendant qu'il se trouvait assez rapproché de la colonne qui me servait de refu-

ge, je m'aperçus que ses yeux, qui m'avaient paru briller d'une lueur infernale, n'étaient — ô cher lecteur! peut-on se tromper à un tel point! — que les verres inoffensifs d'un innocent pince-nez! réfléchant les rayons de la lune. — Tout à coup, un hibou fit entendre au dessus de ma tête son cri lugubre; je me retournai saisi, et quand je reportai mes regards vers l'endroit, où j'avais aperçu l'homme au pince-nez, il avait disparu!

Je restai un moment, me frottant les yeux et ne sachant que penser de ce qui m'arrivait; avais-je rêvé? ou avais-je réellement vu quelqu'un là, devant moi! Mon esprit flottait, mais un frisson, qui me parcourut tout le corps, m'avertissant que j'étais resté trop longtemps en place, je me hâtai de rentrer chez moi.

Ce matin, ma chère Bichette était sortie, pour faire des emplettes. A son retour je me mis, comme de coutume, à guetter le moment où, ayant défait les paquets qui contenaient ses acquisitions, elle sortirait pour esserrer dans l'armoire, ce qu'elle venait d'acheter.

Alors, comme un tigre s'élance sur sa proie, je me précipitai sur un morceau de journal, qui avait servi d'enveloppe à quelques menus objets, et je me sauvai dehors, pour savourer à mon aise, cette lecture prohibée; car, cher lecteur! j'en ai déjà dit, je crois, que Bichette ne me permet pas la lecture des jour-

naux; hélas! par combien de sacrifices n'est-on pas souvent obligé d'acheter la paix du ménage! — Donc, je cours me cacher au fond du jardin, pour lire ce bout de journal, quand, l'ayant déplié, mes regards tombèrent sur l'annonce suivante:

AGENCE MATRIMONIALE

FONDÉE PAR LE CHEVALIER DU PINCE-NEZ

rue d'Eole, à Athènes.

Succursale de l'agence matrimoniales

fondée par M. de S^{ie} Foy,

rue Feydeau, Paris.

C'était donc vrai! je n'avais pas rêvé! cette annonce me le prouvait! l'homme des colonnes, l'homme au pince-nez, osait spéculer sur nos belles compatriotes, comme M. de S^{ie} Foy spéculer sur les parisiennes couchées sur ses registres matrimoniaux.

Il en agit avec elles ainsi que le ferait un colporteur, qui vante aux passants sa marchandise;

Amis! c'est un affront fait à nos divines Athéniennes; cet affront il faut le venger et pour cela mariez vous d'emblée — hélas! je ne le puis, car j'ai déjà une Bichette — pour faire voir à tous ces chevaliers du Pince-nez que nos demoiselles n'ont pas besoin de réclame, pour trouver des époux! et répétons sur tous les tons: *honnit soit qui bien y pense!* de toutes ses flagorneries intéressées!

TOTO CITROUILLARD.

leur patriotisme en disant qu'ils ne cessent de venir de loin au secours de leurs frères malheureux, que leurs cœurs sont toujours ouverts là où un progrès est utile; c'est à eux et à leurs compatriotes aisés restés sur le sol natal que l'on doit les nombreux établissements de bienfaisance et d'instruction fondés dans toute la Grèce.

Nous nous réservons, du reste, de revenir plus loin sur les progrès qu'a faits la Grèce en général et sur l'ensemble de la position qu'elle a su conquérir. Continuons à nous occuper de Syra.

Cette ville est rattachée au Continent par de nombreuses lignes de steamers, les Messageries Impériales, le Lloyd Autrichien, la Compagnie Russe de navigation, les Steamers Français, de nombreux Steamers Anglais, une Ligne Belge, etc.

Elle compte plus de 35,000 habitants, et, ce qui en fait un véritable sujet d'admiration pour l'observateur, c'est qu'elle date de moins de 40 ans.

Ainsi l'ancienne Syra, perchée sur un rocher, avait à peine 6,000 habitants, qu'elle possède encore du reste, quand à ses pieds on a créé Hermopolis, la Syra moderne, qui brille par ses établissements de bienfaisance, ses écoles, ses usines, ses chantiers de construction, ses forges, son commerce et sa marine.

Quoique l'île de Syra n'exporte pas de produits du sol, elle a su, par son industrie, comme nous le disions plus haut, se créer des rapports dans tout l'Orient, et il convient de passer en revue les nombreuses usines qui donnent tant d'importance à ce port.

D'abord ses chantiers maritimes, fort bien installés, occupant près de 3,000 ouvriers, qui livrent à toute la navigation grecque ces navires si peu coûteux relativement, que nous voyons rayonner partout. On calcule la construction maritime à Syra à 250/260 drachmes par tonneau pour les navires de 50 tonneaux ou au-dessous, et de 200 à 200 drachmes pour les navires de 60 à 400 tonneaux.

Cinq minoteries très importantes reçoivent le froment des ports de Salonique, d'Enos, de l'Asie, de l'Azoff, etc., etc., et réexpédient leurs farines dans tous ces pays.

Une fonderie de canons, une fabrique de machines à vapeur rivalisant avec celles d'Angleterre et de France, comme installation, quoique sur une moindre échelle.

Six tanneries des plus importantes, occupant ensemble plus de 1,000 ouvriers, préparent annuellement 150,000 cuirs bruts, venant des entrepôts de Marseille, du Havre, d'Anvers, de Londres et de Liverpool. Syra possède en outre des savonneries importantes et bien d'autres fabriques encore qu'il serait trop long d'énumérer.

Le percement de l'isthme de Corinthe donnera, croyons-nous, une nouvelle importance à ce port, rapprochant cette île de l'Occident.

En outre, nous pensons que le canal de Suez est appelé à lui faire jouer un rôle tout nouveau.

En effet, à part quelques lignes de steamers qui iront le plus directement possible et sans escale pour ainsi dire de France, de Gibraltar, de Trieste et d'Italie à Suez, il s'en créera d'autres qui exploiteront les différents ports importants de la Méditerranée et qui, partant de Marseille, par exemple, s'arrêteront sur la côte d'Italie à Messine, traverseront le canal de Corinthe pour déposer à Syra les marchandises à destination de Constantinople, Salonique, etc., pour aller ensuite par la côte d'Asie jusqu'à Alexandrie.

Syra se trouve sur la route directe que devront suivre ces steamers, et nous pouvons dire non-seulement le

canal de Corinthe sera par lui-même un grand bien pour l'île dont nous nous occupons, mais encore il la fera profiter des avantages que semble lui réserver le canal de Suez.

Nous serions heureux de voir nos industriels français se créer des relations dans ce port. Leurs produits lutteraient contre les produits anglais et ils trouveraient là un débouché des plus sérieux.

Après Syra et sans vouloir nous arrêter à chacun des ports de la Grèce, il convient cependant d'apprécier le Pirée.

On a peine à s'imaginer qu'en 1835 rien n'existait à la place qu'occupe aujourd'hui cette ville, une des plus importantes du royaume, tant au point de vue commercial qu'au point de vue industriel.

Ce port, aujourd'hui complètement nettoyé, déblayé, débarrassé d'une grande quantité de blocs de pierre qui l'obstruaient, reçoit les steamers les plus grands et d'un fort tirant d'eau; à part les bateaux des Messageries Impériales, qui y font escale, les steamers correspondants du Lloyd qui amènent de Syra les passagers et les marchandises, le Pirée donne constamment l'hospitalité aux navires de la station navale française, et aux bâtiments russes et anglais qui, avec la flotte royale, donnent une grande animation à sa rade.

(à suivre)

Faits divers.

S. M. le roi Georges est de retour depuis hier, après avoir effectué le tour du Peloponnèse sur l'Amphitrite.

Notre conseil des ministres a décidé que la somme de 100,000 francs serait offerte à titre de secours aux victimes de l'incendie de Constantinople. L'ordonnance sera soumise aujourd'hui même à la signature du Roi.

On assure, que l'instruction des complices du crime d'Oropos a dû être confiée à un autre juge d'instruction, par la raison que M. Ghion ne voulait pas consentir à la présence des deux commissaires Anglais aux interrogatoires.

Des scènes hideuses ont signalé l'exécution des malfaiteurs, qui a eu lieu dernièrement à Corinthe. Deux de condamnés se sont trouvés pourvus, on ne sait comment, de poignards, dont ils se sont vaillamment servis au moment suprême. L'un des bourreaux a été assez gravement blessé, l'autre n'a du son salut qu'à la côte de mailles qu'il portait sous ses habits. La victoire est restée à la loi, grâce aux longs coutelas et aux massues des exécuteurs et de leurs aides. Deux de condamnés ont été exécutés à l'état de cadavre. C'est vraiment le cas de dire que nos loix sont aussi mal faites que nos guillotines. Nous ne pouvons vraiment comprendre comment il se fait que les trois quarts des condamnés se trouvent avoir toujours des armes sur eux.

Quelques uns de nos journaux ont annoncé que la société du percement de l'isthme de Corinthe est définitivement fondée avec un capital de 50,000,000, et que les travaux vont commencer sous très peu de temps. Nous croyons que cette bonne nouvelle est prématurée. D'après les mêmes journaux cette même société aurait obtenu la concession du dessèchement du lac de

Copais, par suite de contrats stipulés entre elle et M. Monferrier, premier concessionnaire.

S. M. le roi Georges a exprimé par une dépêche au fils de feu le colonel Pétropoulaki, les vifs regrets que lui a causés la perte de cet brave militaire.

L'Avenir nous informe de l'existence d'une lettre, écrite par feu le chef de brigade Zalacostas, dont le contenu donnerait beaucoup de poids aux bruits qui courent sur les relations de l'ex-ministre de la guerre avec le chef de bande Kitsos Njiftza, de hideuse mémoire.

L'archimandrite Synesius, nommé prédicateur à Pithiotis est parti hier pour sa mission.

Le produit de la souscription ouverte parmi nos nationaux de Londres en faveur de la veuve de l'infortuné Loyd s'élève à plus de 60,000 fr. M^{me} Loyd a adressé à nos compatriotes une lettre fort touchante qui a été insérée dans le Times.

Le directeur, Jean CASSANDREAS.

AVIS.

Monsieur G. Martin mécanicien Français établit boulevard Statou N° 52 en face de l'établissement de la chambre. Se charge de toutes sortes de réparations de machines à vapeurs, montage de moulins, pompes de différents systèmes tout nouveaux de fofores de tours et ajustage, enfin tout ce qui concerne le mécanisme il peut fournir aussi de petites machines pour faire à domicile toutes sortes de pâtes alimentaires; il se charge de remplir toutes sortes de Commission qui lui seront confiées ainsi que des Réparations des armes en tout genre.

PILULES ET ONGUENT

HOLLOWAY.



PILULES HOLLOWAY.

Ce remède est universellement reconnu comme le plus efficace du monde. Toutes les maladies n'ont qu'une cause commune, savoir l'impureté du sang, qui est la fontaine de la vie. Cette impureté est promptement rectifiée par l'usage des Pilules Holloway, qui gissent sur l'estomac et les intestins comme d'excellents dépuratifs, au moyen de leurs propriétés balsamiques, purifient le sang, donnent du ton et de l'énergie aux nerfs et aux muscles et fortifient le système entier.

Cette médecine, mieux que toute autre, rétablit la digestion. Elle œuvre de la façon la plus saine et la plus efficace sur le foie et les reins; elle régularise les sécrétions, fortifie le système nerveux et reconforte le corps entier. Même les personnes constamment languissantes et débiles peuvent, sans crainte, essayer ces curatifs et puissants bouillons, en régularisant les doses suivant les instructions imprimées et entourant chaque boîte.

ONGUENT HOLLOWAY.

La science médicale n'a encore produit aucun remède, qu'en pur se comparer à ce merveilleux Onguent qui s'assimile tellement bien avec le sang, qu'il devient réellement une partie de lui-même et, circulant à travers ce fluide vital, il chasse toute matière impure, nettoie et cicatrise toutes les parties malades et guérit toute espèce de plaies et d'ulcères. Ce célèbre Onguent est un curatif infailible pour les scrofules, les cancers, les tumeurs, les maux de jambes, les articulations contractées les rhumatismes, la goutte, la névralgie, le tic-douloureux et la paralysie.

DEPOT à Athènes, chez M. Olymbios, pharmacien d'Ermès N. 219.

Advertisement for SIROP CASIROSTHEMIQUE. Text describes its benefits for various ailments like indigestion, nervousness, and general weakness. Includes the name 'MÉDICINE DE GELSON ET C^{ie} BREVETÉ' and address 'FABRIQUE ET VENTE EN GROS, 56, RUE DE SÈVRES, A PARIS'.

Advertisement for SIROP ANTI-NERVEUX DE BLOTTIÈRE. Text describes its effectiveness for nervous disorders, migraines, and general debility. Includes the name 'MAUX D'ESTOMAC. - GASTRIQUES - DYSPÉPTIQUES - AFFECTIONS NERVEUSES' and address 'EXPÉDITIONS EN VENTE EN GROS, CHEZ BLOTTIÈRE, 56, RUE DE SÈVRES, A PARIS'.

Advertisement for CASISTHINE CASIROSTHEMIQUE. Text describes its use for various ailments like indigestion, nervousness, and general weakness. Includes the name 'Affections de l'estomac et des intestins, maux de tête, migraines, etc.' and address 'Paris, pharmacie Goussier, 13, rue Neuve-Saint-Jacques'.

Advertisement for DRAGÉES D'ERGOTINE DE BONJEAN. Text describes its use for various ailments like indigestion, nervousness, and general weakness. Includes the name 'Médaille d'or de la Société de Pharmacie de Paris' and address 'Ph^{ie} général^e Paris, rue Bouteville-Villeneuve, 19'.